

P. V. DELAPORTE, S. J.

---

ÉTUDES

ET

CAUSERIES LITTÉRAIRES

---

DEUXIÈME SÉRIE.

---

LOUIS VEUILLOT.  
GRESSET.  
G. NADAUD.  
POÈTES DE 89.

SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN,  
DESCLÉE, DE BROUWER ET C<sup>ie</sup>.  
PARIS, 30, rue St-Sulpice. | LILLE, 41, rue du Metz

~~13-8-18~~  
(P.) V. DELAPORTE, S. J.

ÉTUDES

ET

CAUSERIES LITTÉRAIRES

DEUXIÈME SÉRIE.

LOUIS VEUILLOT.  
GRESSET.  
G. NADAUD.  
POÈTES DE 89.

SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN,  
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie.

PARIS, 30, rue St-Sulpice. | LILLE, 41, rue du Metz.

LILLE  
464327  
24.7.47

GRESSET.



# GRESSET

L'HOMME, LE POÈTE (1).

## I.



PRENONS un peu de l'esprit d'autrefois : cela nous reposera de l'esprit d'aujourd'hui. L'esprit de notre fin de siècle n'est plus tout à fait l'esprit de l'autre siècle, ni des autres siècles. On en a, je le crois, tout autant en France, et peut-être plus ; l'Académie elle-même est peuplée d'immortels, qui ont, chacun, de l'esprit comme quatre. L'esprit court les rues, comme jadis les ruelles. On s'en sert trop souvent aussi mal ; mais s'il n'a cessé d'être français ou légèrement gaulois, il est plus raffiné, plus voulu, plus savant ; il n'est pas moins alerte, il est moins ailé.

L'esprit du bon vieux temps était aussi ingénieux, mais plus ingénu ; moins éblouissant, plus spontané. On aiguisait des pointes, mais on n'essayait pas de les enfoncer en autrui. Ceux de nos contemporains qui ont de l'esprit le répandent à pleines mains ; ils forcent les gens à voir qu'ils en sont nantis ; ils aiment à éblouir. Chez nos pères, l'esprit coulait d'ordinaire plus naïvement, plus naturellement, de source : à présent, on le canalise pour en faire des jets d'eau et des fontaines lumineuses.

Nous poussons tout à l'excès ; sauf le bon sens, qui pourtant est chose française comme l'esprit, et qui ins-

---

1. Études et Notes inédites à propos d'un ouvrage récent, *J.-B.-L. Gresset, sa vie, ses œuvres*, par Jules Wogue, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de rhétorique au Lycée de Reims. Paris, Lecène et Oudin, 1894.

pire d'employer l'esprit à propos, avec discrétion et mesure : sans quoi l'on a, comme dit Gresset,

De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun (1).

D'où il suit que l'on pratique moins le *Ne quid nimis* des anciens, le *rien de trop* de nos ancêtres ; et beaucoup n'entendent point le conseil que Gresset donna aux contemporains de Voltaire et de Piron :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a (2).

Parlons de Gresset. Gresset eut de l'esprit, au point de faire trembler Voltaire, ou plutôt, de le mettre en rage. Car Voltaire était de ceux-là qui ne pardonnent pas aux autres d'avoir autant d'esprit qu'eux-mêmes, ni surtout autant de succès.

Gresset eut de l'esprit au point de passer, aux yeux des puissants, pour un perturbateur de l'ordre public, et de voir son histoire d'un perroquet transformée en affaire d'État. Jaloué par le patriarche de Ferney, il fut admiré du monarque de Postdam et invité par Frédéric à venir étaler son esprit chez le roi de Prusse. Haï et harcelé par les philosophes, il eut la joie et l'honneur d'être applaudi par Mesdames de France et aimé de Louis XVI.

L'esprit de cet ancien Jésuite, de ce favori des princes, de cet académicien qui, selon Voltaire, « ne disait plus que des *oremus* », et qui, selon Sainte-Beuve, fut « presque un marguillier (3) », eut l'étrange fortune d'inspirer une bonne action à Robespierre. Le futur coupeur de têtes et son ami Lazare Carnot, le futur

1. *Le Méchant*, acte III, sc. IX.

2. *Ibid.*, IV, sc. VII.

3. *Portraits contemporains*, t. V, p. 85.

organisateur des massacres de Lyon et de la féroce Commission d'Orange, rimaient ensemble sous les rosiers d'Arras (*Arcades ambo !*) et chantaient Bacchus, les Ris, les Jeux, lorsque sonna la vingt-cinquième année du jeune *incorruptible*. Robespierre, qui avait déjà écrit, avec tout ce qu'il possédait de cœur et d'emphase, l'éloge de son bien-aimé roi Louis XVI, se mit à célébrer les vertus de Gresset, ses relations pieuses avec le saint évêque d'Amiens, Mgr de la Motte, à qui Robespierre offre « l'hommage de toutes les âmes honnêtes et sensibles » ; bref, son panégyrique de Gresset respirait, dit Quérart, « les plus sages principes, l'amour du roi et des institutions monarchiques et religieuses. » — En même temps que Robespierre, Bailly, le futur président de la séance du Jeu-de-Paume, se livrait au même innocent exercice. Quatre ans avant la prise de la Bastille, les mains qui devaient verser des flots de sang, versaient des phrases et des fleurs sur la tombe du gentil poète de *Ver-Vert* et enguirlandaient de leur rhétorique sa mémoire joyeuse.

La mémoire de Gresset a survécu aux ruines de ce temps-là. « Il vivra toujours », disait, il y a soixante ans, M. Villemain, qui fut au moins une fois prophète en sa vie<sup>(1)</sup> ; il est juste d'ajouter que M. Villemain copiait La Harpe, lequel avait prononcé le même oracle, avec un peu plus de pompe, selon son habitude : « Le *Méchant*, *Ver-Vert* et la *Chartreuse* vivront autant que la langue française<sup>(2)</sup>. »

De fait, tout cela vit encore et tout cela se fait lire des gens qui ont le temps et le goût d'ouvrir des livres. Et voilà que naguère un professeur de l'*Alma Mater* publiait un in-octavo de 350 pages sur *Gresset, sa vie*,

1. *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, t. I, p. 334.

2. T. VIII, page 58.

*ses œuvres* ; gros volume sur des choses légères. Moins gros toutefois que la compilation de M. de Cayrol l'admirateur acharné du poète picard et le *descubridor* de ses cartons ; critique pieux, que Sainte-Beuve appelait avec irrévérence le « desservant » de la chapelle de Gresset (1). M. Wogue a puisé, des deux mains, dans l'énorme recueil de M. de Cayrol, lequel avait fourragé chez le P. Daire et chez Renouard. Il s'est en outre servi des notes de MM. de Wailly, de Pongerville, de Beauvillé, Lenel, Berville, et il y a ajouté ses propres lumières. Le livre du professeur universitaire est une thèse érudite, comme il sied à ces sortes d'ouvrages. On ne s'y avance qu'à travers une profusion luxuriante de noms, de chiffres ; au milieu des hypothèses, discussions, réfutations et citations ; tandis qu'au bas des pages lisibles montent des notes hérissées comme des broussailles.

A l'exemple de M. de Cayrol, M. Wogue exhume tous les petits chiffons de papier rimés par Gresset longtemps après ses chefs-d'œuvre, et un tiers du volume nous entretient de menus objets qui n'enrichissent guère la littérature et ne rehaussent point la gloire posthume du modeste héros. L'auteur imite à sa manière le bon gentilhomme campagnard du *Méchant*, qui mène ses hôtes dans tous les recoins de son domaine, le long de toutes ses plates-bandes :

Il faut vous préparer

A le suivre partout, tout voir, tout admirer,  
Son parc, son potager, ses bois, son avenue ;  
Il ne vous fera pas grâce d'une laitue (2).

Mais n'oublions pas que le livre est une thèse. On y

1. *Portraits contemporains*, t. V, p. 79.

2. Acte II, sc. VII.

entre dans les détails et secrets les plus circonstanciés : on y apprend que Gresset fut l'aîné de neuf fils et filles ; qu'il était, au dire de son parent, M. de Wailly, de « grande taille et d'une figure fort noble ; son regard réunissait en même temps la douceur et la vivacité ; ce qui le déparait un peu, c'est qu'il avait la tête penchée du côté gauche (1) » ; en quoi ce Picard ressemblait, de loin, au conquérant de Macédoine ; de plus, il était légèrement *marqué*, mais il était beau. Du reste, le cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale contient vingt et un portraits de Gresset ; on peut contrôler. La thèse de M. Wogue, en nous renseignant sur les innombrables bluettes amoncelées par Gresset, démolit la légende des « deux grandes malles », bourrées de manuscrits, que l'on aurait découvertes sous un escalier en 1794. En revanche, elle nous apprend que sur le cercueil du poète il tomba une grêle d'éloges funèbres — au moins quatorze !

Le ton de M. Wogue est celui de l'écrivain prudent, qui soutient une thèse, au bout de laquelle pend un diplôme. Il est plutôt impartial ; quoique l'on sente plus d'une fois la griffe, qui s'allonge sous le velours des phrases. Quand il s'aventure en pays inconnu, par exemple, dans le calendrier des Saints catholiques, dans les couvents de Visitandines, et à travers les autres cloîtres, il échappe à l'universitaire israélite des jugements, qu'il regretterait sans doute, s'il était plus au fait des choses dont il s'occupe. A l'entendre, la tyrannie des supérieurs jésuites serait « d'autant moins supportable, qu'elle revêt des formes plus douces » (p. 17). — Des tigres avec des airs de colombes ! A l'entendre aussi, le grand et saint évêque d'Amiens, Mgr d'Orléans de la Motte, qui tient une si large part

1. *Gresset, sa vie, ses œuvres*, pages 321 et 239.

dans la vie de Gresset, — une si petite dans le présent volume, — était un prélat d'une « vertu orgueilleuse et impitoyable. » Pourquoi et en quoi ? « Il n'admettait aucun tempérament, ni pour l'interprétation du dogme, ni pour la pratique du culte. » (Pp 261-262.) Le professeur du lycée de Reims ne sait évidemment ni ce qu'est un dogme, ni ce qu'est un évêque.

Par contre, il connaît Gresset, sa vie, ses œuvres. Là-dessus, il a presque tout dit et presque toujours bien dit. Néanmoins, il reste pour la biographie et pour l'histoire littéraire, quelques épis à glaner. Essayons d'en cueillir une ou deux gerbes ; tantôt le long des sillons moissonnés par M. Wogue, tantôt dans les champs d'à côté.

## II.

Gresset naquit à Amiens, le 29 août 1709, en la fête de la Décollation ; d'où son nom de Jean-Baptiste (1). D'après une tradition sur laquelle se tait M. Wogue, sa famille était d'origine anglaise ; ses ancêtres avaient traversé le Détroit sous le règne de Henri IV ou de Louis XIII. Le poète paraît s'être souvenu de sa première patrie. Gresset choisit des héros d'Outre-Manche ; *Édouard III* et *Sidney*. Mais il n'a rien du sauvage ivre que Voltaire découvrait en Shakespeare ; et dans son *Avertissement*, il déclare qu'il ne veut en aucune façon « user des droits de la Tragédie anglaise » pour émouvoir les passions. Du reste, il n'y a d'anglais, dans

1. Dans le Catalogue de la Compagnie de Jésus, Gresset porte les noms de *Joannes-Baptista-Ludovicus* pour le distinguer d'un autre *Jean-Baptiste Gresset* (étaient-ils parents ?) entré au noviciat quinze ans avant lui ; puis missionnaire en Grèce pendant vingt-quatre ans, et mort à Nancy en 1760. Nous devons ce détail à l'obligeance du docte archiviste, le R. P. J.-B. Van Meurs.

ses drames, que les noms francisés de ses personnages, dont l'un s'appelle *Glaston* ; puis cette définition du gouvernement d'Albion, par le ministre, duc de *Vorcestre* :

Ministre d'un Empire où règnent deux pouvoirs :  
Où je dois, unissant le Trône à la Patrie,  
Sauver la Liberté, servir la Monarchie,  
Affermir l'un par l'autre, et former le lien  
D'un Peuple toujours libre et d'un Roi citoyen.

(*Édouard III*, acte I, sc. IV.)

Ne croirait-on pas entendre une déclaration ministérielle de M. Guizot, en 1830 ?

Le père de Gresset était conseiller du roi (Louis XIV), et commissaire au bailliage et présidial d'Amiens. C'était aussi un lettré ; et en un temps où tout le monde rimait, le digne magistrat s'aventurait parfois sous les ombrages du Pinde et à travers les jardinets des Neuf-Sœurs.

Quant à la mère, écrit M. Wogue, avec le dédain de l'universitaire pour ces gens-là, « c'était une bourgeoise dévote. » C'était une chrétienne courageuse, qui donna à DIEU deux de ses filles ; elles entrèrent chez les Augustines. Dans ses badinages sur les nonnes, Gresset eut le tact d'épargner les filles de Saint-Augustin, chez lesquelles ses sœurs avaient pris le voile : l'une toute jeune à quinze ans. Elle mourut presque aussitôt ; et, raconte Gresset lui-même, « elle prononça ses vœux avant d'expirer <sup>(1)</sup>. » Sur ce deuil de sa mère, Gresset, alors régent, écrivit une ode, avec ce titre : *À une Dame, sur la mort de sa fille religieuse*, à A\*\*\*. Il la compare à « Clytemnestre désolée » pleurant Iphigénie ; et il entasse autour du cercueil de la pieuse enfant dix-

1. Note de l'Ode IV.

huit strophes banalement sonores, où l'on peut à peine relever un quatrain passable :

Portez donc au Sanctuaire,  
Soumise aux divins arrêts,  
Portez le cœur d'une mère  
Chrétienne dans ses regrets.

On a conservé une lettre, écrite en novembre 1734, par le jeune Gresset à sa mère ; Sainte-Beuve l'admire ; elle lui semble gentille, « espiègle », exquise. Elle est surtout frivole ; c'est l'esprit du *Ver-Vert*, en prose. Elle prouve toutefois que la piété de la mère valait mieux que le badinage du fils. Au sortir d'une retraite donnée par le P. Gabriel Fleuriau (l'auteur de la *Grammaire latine* que Lhomond a copiée et rendue fameuse) (1), elle lui avait écrit, datant sa missive « d'une heure après minuit ». Gresset répond :

*Ma très chère mère*, voilà qui n'est, en vérité point édifiant ; dater une lettre d'une heure après minuit, temps auquel une vertueuse mère de famille doit, comme la femme forte, goûter dans le sein du repos la douceur des songes évangéliques ; temps auquel une jeune prosélyte (2) doit tranquillement sommeiller et rêver pieusement... C'est donc là que sont venus aboutir tant d'affectueux sentiments ! C'est donc en vain que le vertueux P. Fleuriau, l'apôtre des gentils, a labouré, semé, arrosé ; voilà donc sa moisson ! Il a prié, exhorté, menacé, tonné, cassé sa flûte, et cependant je ne vois point de changement ; on continue : autrefois on se couchait à minuit, et depuis la retraite on est devenu plus méchant d'une heure.

Jean-Baptiste avait dix-sept ans, quand il « s'affilia aux jésuites », comme s'exprime M. Wogue ; il entra

1. « Sauf quelques modifications de peu d'importance, Lhomond est la reproduction textuelle de Fleuriau... » (V. P. de Rochemonteix, *le Collège Henri IV de La Flèche*, t. III, page 175).

2. Il s'agit d'une de ses sœurs, qui avait suivi la *retraite*.

au noviciat de Paris. Naturellement, plusieurs des biographes insinuent que ce fut là une de ces jeunes âmes ouvertes et naïves, sur lesquelles les Jésuites étendent, maille à maille, le filet de la vocation. Seulement, je m'étonne de rencontrer ces façons de dire sous la plume grave d'un prêtre, comme ce bon abbé Henry, auteur d'un cours de littérature, dont les dix-huit tomes défrayèrent notre jeune âge. L'excellent abbé donne à entendre, lui aussi, que les Jésuites mirent tout en œuvre pour gagner le petit Gresset ; par la raison que la Compagnie de JÉSUS fut « toujours désireuse de s'attacher les élèves chez lesquels elle remarquait de grands talents (1). » A ce compte, la Compagnie a fort à faire dans ses collèges, pour tendre et serrer ses filets. Quant à Gresset, il est un point à remarquer auquel personne, je crois, de ses historiens, n'a pris garde. C'est qu'il ne fut pas admis au noviciat en sortant du collège et des études classiques ; il semble même avoir tout d'abord dirigé ses vues et ses ambitions vers le clergé séculier ; il s'appliqua pendant une année et demie à la théologie, avant d'aller, le 4 septembre 1726, frapper aux portes du noviciat de la rue du Pot-de-Fer. Son maître des novices, le P. de Bellingan, était amiénois comme lui.

De sa vie religieuse on ne connaît guère que les étapes principales et le jugement porté à deux reprises sur lui par ses supérieurs, qui eurent vite fait de découvrir en ce jeune homme « de grands talents, beaucoup d'esprit et de goût pour les belles-lettres. » Voici les termes de ce jugement, consigné dans les archives de la Compagnie de JÉSUS :

---

GRESSET (J.-B.-L.). — Anno 1730 (1729-1730) dicitur habere

---

1. Henry, *Cours de littérature*, t. XVIII, page 304.

ingenium optimum, iudicium solidum, esse complexionis sanguineæ.

Anno 1734 (1733-1734), ingenium optimum, eximius profectus in studiis, magnum talentum præsertim ad docendam rhetoricam, complexionis temperatæ (1).

A peine sorti du noviciat, il fut, je ne sais pour quelle cause, voué à l'enseignement. A dix-neuf ans, il professait la quatrième au collège de Moulins ; à vingt ans, au collège de Tours, où il conduisit ses élèves de quatrième en rhétorique. Là, sur les bords fleuris que la Loire arrose, il eut des loisirs et il se prit à rimer ; d'abord sur la Loire elle-même :

Suspends tes flots, heureuse Loire,  
 Dans ces Vallons délicieux ;  
 Quels bords t'offriront plus de gloire  
 Et des côteaux plus gracieux (2)??.

Verve précoce, verve facile ; les strophes coulaient comme de l'eau claire, ou comme des vers latins de réminiscences, à tout propos. Elles s'en allèrent beaucoup trop vite faire gémir les presses tourangelles ; les œuvres de cet âge ne perdent rien à être logées dans un tiroir ; et la postérité y gagne. En 1730, à vingt

1. Voici, d'après les mêmes Archives, le *Cursus vitæ* de Gresset, dans la Compagnie de Jésus : « Joannes-Baptista-Ludovicus Gresset, natus Ambianis, 29 aug. 1709. Studuit humanioribus (litt.) ; duobus annis, philos. ; unum annum et dimidium theologiæ ante ingressum in Societatem : ingressus est Parisiis 4 septemb. 1726 : egit probationem sub P. mag. Joan-Bapt. de Belingan Ambianen. (1 nov. 1666, 26 sept. 1682, 2 febr. 1700), qui ibi mansit a 12 maii 1727 et factus mag. Aegidius Henricus de Saint-Mallon (12 dec. 1680, 8 sept. 1696, 2 febr. 1713). Post probationem exeunte 1728 ivit Molinas mag. 4<sup>æ</sup>, exeunte 1729 ivit Turones et fuit mag. 4. 3. hum. et rhetoricæ ; exeunte 1733 ivit Rhotomagum iterum mag. rhetoricæ : Exeunte 1734 erat Parisiis 1<sup>o</sup> a<sup>o</sup> Theolog. Dimissus a societate 30 nov. 1736 Flexiæ.

2. Ode XI, à Virgile.

et un ans, Gresset publiait un premier recueil, qui fut suivi d'un second, en 1734. C'étaient des primeurs ; mais comme presque toutes les primeurs, c'était incolore et fade. Il y avait, entre autres, des traductions de six Églogues virgiliennes, ou mieux, des paraphrases ; car le jeune auteur ne veut point de ce « mérite de Pédant ou d'Écolier », qui suivent et expliquent « mot pour mot » l'original ; selon lui, et c'est un tort, « le vrai goût demande qu'on marche à côté » ; et il y marche. Puis viennent des églogues de la vie pastorale, par un enfant qui a vu la campagne à travers les hexamètres où Tityre et Mélibée font paître des moutons classiques ; une Ode interminable au Roi, sur la guerre de Pologne, mais où le poète chante de vrais héros, Villars et Stanislas Leckzinski ; puis un poème sur la *Canonisation des saints Stanislas Kotska et Louis de Gonzague* : « ces jeunes demi-dieux » sont célébrés en style pindarique, et, un peu, en style des cantiques de Saint-Sulpice.

Selon toute apparence, entre deux couplets pieux, le régent de Tours ébauchait *Ver-Vert*. Il dut en emporter le manuscrit, lorsqu'il s'en alla, en 1733, de Touraine en Normandie. A cette heureuse époque des diligences, on avait le temps de voir et de rimer en voyage, et tout voyage était une petite odysée ; les gens de lettres ne manquaient guère de conter leurs aventures et découvertes. On se souvient des *Voyages*, prose et vers, de La Fontaine, de Chapelle et Bachaumont et de Régnard qui, lui aussi, avait découvert la Normandie. Gresset s'empressa d'imiter ses modèles, et il écrivit une joyeuse relation pour sa mère. Le talent du jeune maître commençait à avoir des ailes, et son esprit de la gaieté. Qu'on en juge par ce quatrain sur la conversation politique des « fortes têtes » d'un village, où la diligence fit halte :

Les uns disoient que le roi *Tanisras*  
Jamais des *Poronois* ne deviendrait le maître ;  
Quoique la *Czarienne* avec le *Chat Thamas*  
Au trône voulût le remettre.

## III.

En 1734, à Rouen, où Gresset enseignait la rhétorique, *Ver-Vert* allait voir le jour, sans l'aveu de l'auteur. Assurément il ne faut pas faire trop de fond sur la parole des poètes, quand ils jurent leurs grands dieux qu'on a imprimé leurs vers malgré eux : entre gens de métier, on sait ce que jurer de ce ton-là veut dire. Toutefois Gresset affirme et proteste d'une telle façon, que l'on est tenté de le croire ; le manuscrit aurait vraiment été « ravi... au secret de son maître absent ». Un abbé, un porteur de petit-collet, aurait mis la main sur ces papiers-là, tandis que le jeune régent était en classe, ou en train de humer un peu de bon air normand sur les berges de la Seine. Enfin, d'après la *Gazette de Rouen*, le dit abbé se serait fait des rentes aux dépens du poète jésuite :

Selon la *Gazette Neustrique*,  
Cet amusement poétique,  
Surpris, intercepté, transcrit,  
Sur je ne sais quel manuscrit,  
Par un Prestolet famélique,  
Se vend, à l'insu de l'Auteur,  
Par ce petit Collet profane,  
Et déjà vaut une soutane  
Et deux castors à l'éditeur (1).

Quel était cet abbé voleur, ou tout au moins fort indiscret ? Le nom qui répond aux plus vraisemblables

---

1. *Les Ombres*.

conjectures a été trouvé par M. Ch. de Beaurepaire, le savant archiviste de Rouen, dans une *Notice Manuscrite sur Gresset* : « Le *Ver-Vert*, y est-il dit, parut dans cette dernière ville (à Rouen) en 1734. Cette production avait été dérobée à l'auteur. On assure que celui qui commit cette infidélité était l'abbé Bellamy, chapelain de Notre-Dame de Rouen, plus tard curé de Bonnebosc (1) ». L'abbé Bellamy était lui-même un rimeur de quelque talent ; et, nous écrit M. de Beaurepaire qui nous a fourni tous ces renseignements, « il y a de lui une dédicace en vers assez bien tournée, en tête des Offices de la paroisse de Saint-Nicaise. »

*Ver-Vert*, dès son apparition, fit grand bruit ; le succès en fut immédiat et immense. Il y en eut d'abord trois éditions, portant les noms de Rouen, de la Haye et de Londres ; l'année suivante, trois autres : deux d'Amsterdam et une de Soissons, publiée par Louis Racine, déjà auteur du poème de la *Grâce*, et prochainement auteur du poème de la *Religion*. A la Cour, à la Ville, dans toute la société lettrée, on dévorait les aventures du « Perroquet révérend », de « Dom *Ver-Vert* ». On se mit à le traduire en toutes les langues, y compris le latin. Les critiques applaudirent et se pâmèrent. « Tout devait paraître ici, dit l'honnête La Harpe, également extraordinaire : tant de perfection dans un auteur de vingt-quatre ans ; un modèle de délicatesse, de grâce, de finesse, dans un ouvrage sorti d'un collège ; et ce ton de la meilleure plaisanterie, ce sel et cette urbanité qu'on croyait n'appartenir qu'à la connaissance du monde, et qui se trouvaient dans un jeune religieux ; enfin la broderie la plus riche et la plus brillante sur le plus chétif canevas : il y avait

---

1. *Recherches sur les établissements d'instruction publique*, par Ch. de Beaurepaire, t. II, page 8. La notice manuscrite sur Gresset est l'œuvre de Dom Gourdin.

de quoi être confondu d'étonnement (1). » On fut confondu et charmé.

Des gens graves se donnèrent l'agréable peine de copier *Ver-Vert* ; un conseiller au Parlement, M. de Lasséré, en envoya un exemplaire transcrit de sa main au pauvre J.-B. Rousseau, alors exilé en Belgique. Rousseau lui répondit :

... Je ne saurois trop vous remercier, Monsieur, de la peine que vous avez prise de me copier vous-même une pièce si excellente. Quelque longue qu'elle soit, je l'ai trouvée trop courte, quoique je l'aie lue deux fois ; il me tarde déjà de la pouvoir joindre à celle que vous me promettez de la même main. Je ne sais si tous mes Confrères et moi, ne ferions pas mieux de renoncer au métier que de le continuer, après l'apparition d'un Phénomène aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer, qui nous efface tous dès sa naissance, et sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté, que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis, etc.

Rousseau écrivait de nouveau, un peu plus tard, son admiration pour ce « phénomène », au P. Bru-moy :

... Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un jeune homme de vingt-six ans ! et quel désespoir pour tous nos prétendus beaux esprits modernes !... C'est le naturel de Chapelle ; mais son naturel épuré, embelli, orné et étalé enfin dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des Vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes.

Un poète n'en loue jamais inutilement un autre, même en prose. Gresset fut ravi de ces éloges qui lui venaient du « Cygne de la Seine » errant le long de la

---

1. *Cours de littérature*, t. VIII, p. 44.

modeste rivière de Bruxelles ; il y fit écho, deux ans plus tard, dans un élan d'enthousiasme et de gratitude, en comparant les malheurs et le génie de Rousseau à ceux d'Orphée, d'Ovide et du Tasse :

Notre Hélicon, trop longtemps désolé,  
Ne voit-il pas ses Grâces fugitives ?  
Oui, chaque jour, la Muse de nos rives  
Pleurant encor son Horace exilé,  
Demande aux Dieux que ce Phénix lyrique  
Revienne enfin de la rive Belgique (1)...

Rousseau avait crié : « phénomène » ; Gresset répond : « Phénix » ; les poètes s'entendent à ces aimables jeux-là.

Le poète jésuite et son perroquet ne rencontrèrent qu'un lecteur grincheux et maussade, M. Arouet de Voltaire. Voltaire écrivait, le 20 septembre 1735, à M. de Cideville : « J'ai voulu lire *Ver-Vert*, poème digne d'un élève du P. du Cerceau, et je n'ai pu en venir à bout. » M. de Voltaire fait le difficile, comme le héron de La Fontaine, ou le rat d'Horace ; mais cela s'explique ; M. de Voltaire, poète épique, ne pouvait voir d'un œil serein le succès d'un jeune *enfroqué* ; et puis M. de Voltaire travaillait juste à ce moment-là, avec tout l'acharnement de la haine, à son immonde poème de la *Pucelle*. Les badinages, même lestes, de l'oiseau des Visitandines étaient du libertinage à l'eau de rose, auprès des obscénités infâmes que Voltaire jetait sur la très pure mémoire de Jeanne d'Arc. On comprend que Voltaire, composant *ceci*, ne devait, et ne pouvait admirer *cela*.

Qu'est-ce que *Ver-Vert* ? Tout le monde connaît les aventures de ce Télémaque emplumé, les infortunes

1. *Épître à ma Muse.*

d'un perroquet « non moins dévot... qu'Enée » et plus malheureux que lui. Il était jeune, il était beau, il était bon, il parlait à ravir ; et il était

Par son caquet digne d'être au couvent.

On l'avait, pour son bien, enfermé chez les Visitandines de Nevers. Dans ce pays des « attentions fines » on le soignait, on le choyait, on comblait « son ventre infatigable. » On l'instruisait aussi ; il savait des noëls, des cantiques, des *oremus* — y compris « son *Benedicite* » — et les saluts d'usage : « Notre Mère, Votre Charité... ; » bref « tout ce que sait une Mère de Chœur. »

La science mène à la gloire, la gloire à l'orgueil, l'orgueil à la ruine, même chez les perroquets. Les Visitandines de Nantes eurent la pieuse curiosité de voir l'illustre oiseau ; après délibération des « miladys de l'Ordre », *Ver-Vert* partit sur la Loire, mais en quelle compagnie ! des Gascons, des Dragons, des bateliers qui « juroient, blasphémoient et sacroient. » Au premier « *Ave, ma Sœur,* » que soupira le passager dévot, on le siffla, on le berna, hélas ! et on lui apprit autre chose que des cantiques. A peine les sœurs de Nantes l'eurent-elles salué d'un mot de bienvenue, l'oiseau libertin répondit : *Les nonnes sont folles !* puis : *La peste te crève !* puis : *Mille pîpes du diable !*

Les B, les F voltigeoient sur son bec ;

Les jeunes sœurs crurent qu'il parloit grec.

Grand scandale, grand émoi. On remarque sur-le-champ « l'abominable pèlerin, » qui rentre à Nevers tout endurci dans le crime. Le Discrétoire des neuf plus vénérables Sœurs, « neuf siècles, assem-

blés, » condamne ce païen à une sorte d'*in-pace*, dont le plus terrible supplice est un long silence de quatre mois. *Ver-Vert* se repentit ; mais après ses jeûnes et abstinences, il mangea, s'empiffra et creva.

C'est tout. Mais tout cela fourmille de détails ingénieux et piquants, de méchancetés sur « l'art des parloirs, la science des grilles » ; tout cela pétille et étincelle de verve, de grâce, de malice. Par malheur, tout cela est faux, ou exagéré, comme sont les satires sur les choses et les gens d'Église ; et il est déplorable qu'un religieux ait gaspillé tant d'heures saintes à rimer et à rire des couvents. Est-il besoin d'ajouter que c'est juste la qualité de l'auteur, avant même son talent, qui fit le succès de *Ver-Vert* ?

Fontenelle, le nonagénaire contemporain de Gresset, se vantait sur la fin de ses jours de « n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu. » Gresset avait prêté tous les ridicules aux communautés les plus édifiantes. D'autre part, son poème, beaucoup plus méchant que le *Lutrin*, paraissait au moment où l'impiété levait le masque contre l'Évangile et la morale. *Ver-Vert* était une œuvre exquise ; ce n'était pas une belle action : c'était un badinage charmant et fâcheux.

Les applaudissements mirent le poète en veine. La même année, Gresset publia le *Carême improvisé* et le *Lutrin vivant*, deux histoires de sacristie, dont la seconde ne serait bonne qu'à défrayer des bedeaux en goguette un jour de frairie ; mais le style, moins délicat que celui de *Ver-Vert*, est aussi alerte, gai et vif. La première histoire a pour théâtre une île séparée de « l'Armorique plage » par des rochers, des écueils, des courants, des remous épouvantables : l'île d'Houat, ou d'Ouessant. Le curé du lieu a oublié d'acheter, avant les étrennes, des calendriers, guide-âne et alma-

nachs ; et chérissant trop son existence pour l'exposer aux « périls du moite élément », il n'ose hasarder une traversée jusqu'à Vannes ou Quimper. Il arrange et multiplie les fêtes sans souci du carême ; bien que, chaque jour, jusqu'au milieu de la semaine de la Passion, il se mette « sur la conscience un chapon de sa basse-cour ». En quoi ses paroissiens l'imitent scrupuleusement. Enfin, par une belle matinée, « lesté de quatre tranches de jambon, » il fait voile vers le continent ; il y apprend que Pâques arrive dans dix jours. Le dimanche des Rameaux, il harangue son peuple et, en guise de prône, il annonce le carême, comme suit :

Le Mardi gras sera mardi ;  
 Le jour des Cendres, mercredi ;  
 Suivront trois jours de pénitence.  
 Dans toute l'Isle on jeûnera ;  
 Et Dimanche unis à l'Église,  
 Sans plus craindre aucune méprise,  
 On chantera l'*Alleluia*.

Le *Lutrin vivant* est d'un cran plus bas encore parmi les anecdotes de sacristie. Gresset raconte à son ami l'abbé de Segonzac qu'il la savait déjà, quand il vivait « aux champs heureux dont Tours est l'ornement » ; l'ayant apprise de « deux Gascons. » Dans une très pauvre église, « non loin des bords du Cher et de l'Auron », les chanoines, très maigres, n'ont pour acolytes que quatre enfants de chœur, logés chez une servante octogénaire, laquelle les garde, nourrit et habille. Or, dame Barbe, n'ayant pas d'autre étoffe pour réparer les brèches de la culotte de l'enfant de chœur Lucas, taille dans un vieux graduel et y prend quatre feuilles de parchemin, « pour relier un volume vivant. » Mais, ô coïncidence ! l'un des feuillets contenait

l'office du Patron. La fête arrive ; le maître chantre, désespéré, aperçoit Lucas qui porte « l'office en croupe » ; il saisit le marmot, l'accroche au pupitre ; et les chantres, les besicles sur le nez, commencent à psalmodier sur ce plaisant volume. Quand une guêpe survient, pénètre par la couture de la culotte, pique vigoureusement le Lutrin vivant :

Le Lutrin fuit, en criant comme un diable,  
Et loin de là, va, partant comme un trait,  
Pour se guérir, retourner le feuillet.

#### IV.

Ces bluettes firent le tour des salons, comme *Vert-Vert*. A vingt-cinq ans, Gresset était célèbre, la gloire venait à lui, et il courait au-devant, avec un tel empressement qu'il dut éveiller certaines inquiétudes chez ses supérieurs qui, cette année-là même, écrivaient à Rome en parlant du petit professeur de Rouen : *Ingenium optimum... , magnum talentum*. Il fallait mettre du plomb dans cette tête légère, que le vent des louanges mondaines finirait par ébranler. On voulut lui épargner le triste sort de son perroquet ; et dans les derniers mois de 1734, on l'appliqua aux choses sérieuses : il vint à Louis-le-Grand, où il devait suivre les cours de Théologie, *anno primo*, suivant le style de l'École. On verra plus bas que les supérieurs de Gresset joignirent à ce remède de paternelles et vives semonces.

Mais qui a rimé, rimera. Même sur les bancs de la théologie, Gresset écolier se distrait des articles de la Somme, par des échappées sous les ombrages du Pinde ; se sauvant ainsi, dit-il, « par la Fable, des ennuis de la Vérité. »

C'est alors qu'il composa, qu'il laissa courir de ci de

là et publier deux autres petits poèmes fameux : la *Chartreuse*, description satirique de sa cellule, de sa « lucarne infortunée », au cinquième étage, sous les toits de Louis-le-Grand ; puis les *Ombres*, autre description plaisante et maligne du collègue, de « l'Empire classique » et de ses « scolastiques régions », sombres comme l'Averne. Les arguments en forme, la langue austère de saint Thomas et de Suarez n'allaient guère à cet oiseau jaseur et un peu impertinent comme dom *Ver-Vert*. Alors, sur ce « Caucase inhabitable » de la Montagne-Sainte-Geneviève, il appelle à son secours tous ses souvenirs de mythologie latine et il en accable la métaphysique, objet de tant de soucis. Le jeune théologien s' imagine qu'il est devenu l'hôte du Tartare et qu'il voit, comme Enée et la Sibylle, voltiger autour de lui des spectres et des *Ombres : Terribiles visu formæ...* Regardez, s'écrie-t-il, les « murs enfumés » dont l'unique tapisserie est

Une longue suite de Thèses,  
Archive de doctes fadaïses,  
Supplice éternel du bon sens !

Le Cocyte est là qui roule des syllogismes ; mais aux bords du fleuve noir, Gresset n'éprouve point la soif de Tantale. Peu lui chaut le bonnet de docteur *in utroque*. Ah ! si j'avais, dit-il, été mieux inspiré,

J'eusse, les deux tiers de ma vie,  
Dormi sans trouble et sans envie  
Dans un dortoir de Victorin,  
Ou sur la couche rebondie  
D'un Procureur Génovéfain !...

Dans sa *Chartreuse*, cinquante rats ronflent en faux-bourdon, tandis qu'il versifie, avant l'aurore ; et son

« antre aérien » est pire que les cachots et cages de fer du temps jadis. Cela n'a aucune forme ronde ou carrée; c'est une lucarne près d'une gouttière,

Où l'Université des chats,  
A minuit, en robe fourrée,  
Vient tenir ses bruyants États.

Pour meubles, un grabat, une table mi-démembrée et sous le nom de chaise, « six brins de paille, tressés sur deux vieux échalas. » Seul, comme Prométhée, il se console, en songeant qu'il est loin de tous les ennuyeux dont il dresse une liste très longue; trop longue: il ne sait se borner. Ce sont les faux plaisants, les froids savants; les gens de lettres qui ahanent, pour amuser un Crésus stupide et « monseigneuriser un fat »; c'est un peu tout le monde. Le monde, Gresset l'oublie; il le remplace par la lecture. Oh! bien entendu, il ne s'agit point de la *Secunda Secundæ*; mais de petits livres neufs où il borne « sa bibliothèque et ses vœux. » Horace, Milton, le Tasse sont parmi les plus édifiants; mais Chapelle, Chaulieu, Pavillon, Saint-Évremond, la Deshoulières et autres *modernes* de la même gravité n'ont rien à faire dans la cellule d'un étudiant en théologie; et je ne saurais croire que tous soient entrés dans la *Chartreuse* de Gresset, sinon par la fenêtre de son imagination.

Pendant qu'il alignait ses petits vers de dix pieds ou de huit, sous les toits de Louis-le-Grand, il ignorait que des nuages s'amoncelaient sur son horizon; ou s'il les apercevait, c'était pour s'en gaudir. Vers la fin des *Ombres*, il narre comme quoi *Ver-Vert* a mis en émoi le « Parlement Visitandin » :

Comme quoi les Mères notables,  
L'État-major, les Vénérables,

Vouloient, dans leurs premiers accès,  
 Sans autre forme de procès,  
 Brûler ces vers abominables...

A l'entendre, deux partis se seraient formés derrière les grilles : celui des « révérendes Douairières », représenté par « la vieille Mère Bibiane », qui perd ses deux « dernières dents » à plaider contre le « saint oiseau » (!); puis la coalition des jeunes sœurs, commandées par sœur Pulchérie, et sûres de la victoire, puisque c'est le printemps qui lutte contre l'hiver :

A plaider contre le Printemps  
 L'Hiver doit perdre avec dépens.

Cette fois, ce fut l'hiver qui gagna ; mais ce fut le poète qui paya les frais.

M. Chauvelin, garde des Sceaux et secrétaire d'État aux Affaires étrangères, oncle du fameux chanoine de Chauvelin qui fut l'un des plus acharnés ennemis des Jésuites, avait une sœur Visitandine. La sœur exposa au frère, « en termes véhéments, le dommage causé à son Ordre par la publication de *Ver-Vert* (1) ». Le garde des Sceaux prêta l'oreille à ces plaintes ; et il pria les supérieurs du jeune poète de le semoncer et punir. La prière d'un ministre ne ressemble pas mal à un commandement : Gresset quitta Louis-le-Grand, en octobre 1735, et prit le coche pour la Flèche. Le confesseur du roi, le P. de Linières, écrivait, quelques semaines plus tard, au cardinal de Fleury, premier ministre :

.... Nous avons un jeune homme, nommé Gresset, fils d'un fort honnête homme d'Amiens, qui a un vrai talent pour la poésie

1. V. de Cayrol, t. I, p. 55 ; Wogue, p. 67.

française ; et comme le jugement n'est pas toujours joint à ce talent, et que la lecture des poètes français n'inspire pas ordinairement l'esprit de piété, ce jeune homme, après avoir fait des pièces de vers sur des sujets indifférents, s'est échappé à en faire quelques-unes où il y a des choses très répréhensibles. Lorsque les supérieurs en ont été instruits, ils l'ont congédié de Paris, où il étudiait la théologie, et l'ont renvoyé à La Flèche. Quelques-uns même étaient d'avis qu'on le renvoyât sur-le-champ de la Compagnie : mais d'autres, touchés du repentir que le jeune homme témoignait de sa faute et de la promesse qu'il a faite de ne jamais faire de vers français que par ordre de ses supérieurs, ont cru qu'on devait au moins surseoir cette punition (1)...

Le P. de Linières prévenait ensuite le cardinal de l'effet fâcheux que pourrait avoir un autre poème, la *Chartreuse*, lequel venait de tomber « entre les mains d'un libraire » et se vendait au Palais-Royal. Il exprimait ses craintes au sujet du jeune poète et demandait avis sur la conduite à tenir : les Jésuites étaient en butte aux fureurs des Parlements jansénistes ; quelques plaisanteries décochées d'un galetas de Louis-le-Grand sur les serviteurs de Thémis, n'allaient-elles pas tout brouiller, tout compromettre ?

C'était à prévoir.

## V.

Gresset, repentant et tranquille, s'en allait gaiement en exil, dans l'agréable *Quimper-Corentin* du Maine. Son repentir et sa promesse de ne plus versifier que par ordre étaient sincères ; mais, sans ordre aucun, du moins que je sache, il versifiait, le long du chemin, un plaisant *Voyage à la Flèche*. Pendant ce temps-là, sa *Chartreuse* courait le monde et mettait le feu aux

---

1. Lettre publiée par M. de Monmerqué dans le recueil de la Société des Bibliophiles français, 1829 : — citée par MM. de Cayrol et Woguc.

poudres. Il y avait en effet là-dedans une dizaine de rimes subversives. Le poète se félicitait de n'être ni magistrat, ni avocat ; je n'irai point, disait-il, me perdre dans le « noir dédale »,

Où le phantôme de Thémis,  
Couché sur la Pourpre et les Lys,  
Penche la balance inégale,  
Et tire d'une urne vénale  
Des arrêts dictés par Cypris...  
Ni... dans l'antre de la Chicane,  
Aux lois d'un tribunal profane  
Pliant la loi de l'Immortel,  
Par une éloquence anglicane  
Saper et le Trône et l'Autel.

C'en était trop. Boileau avait bien jadis ridiculisé la Chicane, et Gauthier-la-Gueule ; Racine avait bien diverti Paris aux dépens de tous les Perrin-Dandin de son temps ; mais ce temps était loin. Se moquer des Visitandines, passe encore ; mais oser rire de la magistrature, soupçonner de vénalité ou de corruption les membres de ces graves Parlements, peuplés de vertueux jansénistes qui, trois ans auparavant, avaient refusé d'obéir à la Bulle *Unigenitus*, quel crime abominable ! Rien que la mort du délinquant, ou son bannissement immédiat, n'était capable d'expier ce forfait.

Le cardinal de Fleury (il avait alors quatre-vingt-deux ans), ayant reçu du lieutenant général de police un paquet des petits poèmes de Gresset, se mit à les lire, fut émerveillé de tant d'esprit, scandalisé de tant de « libertinage », — le mot est de lui, — effrayé du bruit que les jansénistes et leur journal les *Nouvelles Ecclésiastiques* allaient mener autour de ces bagatelles rimées ; et pour conclusion, il pria le lieutenant général

de signifier aux Jésuites l'ordre immédiat de renvoyer Gresset. Voici le billet du cardinal, daté d'Issy, le 23 novembre 1735 :

Voilà une lettre, Monsieur, du P. de Linières, au sujet de ce jeune homme, dont vous m'avez donné trois petits ouvrages. Celui du Perroquet est très joli et passe bien les deux autres ; mais il est bien libertin et fera certainement des affaires aux Jésuites, s'ils ne s'en défont. Tout le talent de ce garçon est tourné du côté du libertinage, et de ce qu'il y a de plus licencieux, et on ne corrige point de pareils génies. Le plus court et le plus sûr est de le renvoyer, car les *Nouvelles Ecclésiastiques* triompheront sur un homme de ce caractère...

Le cardinal DE FLEURY (1).

Le 25 novembre (2), les supérieurs de Gresset se résolurent à ce sacrifice ; le 30 du même mois, Gresset était rendu au monde. On lit, dans je ne sais combien de notices biographiques, que le jeune poète sortit de son plein gré, ou même qu'il sollicitait, depuis un an, ses *Lettres dimissoires*. J'en ai vainement cherché la preuve ; elle ne se trouve point dans les Archives de la Compagnie de Jésus. On a dit encore que le joug et les chaînes de la vie religieuse lui pesaient étrangement ; or, même au témoignage de Gresset, les chaînes n'étaient pas rivées de trop court, et le joug ne lui écrasait point les épaules. Son cousin M. de Wailly écrivait plus tard à d'Alembert : « Ses confrères... lui allégeaient, autant qu'il était possible, des chaînes dont on aurait voulu qu'il ne sentît pas le poids (3). » Il s'ennuyait, cela est sûr ; ses goûts pour la littérature

1. V. de Cayrol et Wogue, page 71, qui citent d'après M. de Monmerqué.

2. V. Lettre du 26, du P. J. Lavaud, à M. Héroult, lieutenant général de police. (*Ibid.*)

3. Lettres du P. Brumoy au marquis de Caumont ; publiées par le P. Prat, *Etudes*, 1857, t. II. Lettre du 27 janvier 1736.

frivole ne cadraient point avec les devoirs d'une vie sérieuse : Gresset avait perdu l'esprit de sa vocation ; mais son repentir, dont nous avons parlé, l'aurait maintenu dans cette vocation, sans la fâcheuse publication de la *Chartreuse*.

Aux premiers jours de décembre, Gresset revenait à Paris ; et, raconte, le P. Brumoy, il se vit, à son arrivée, « caressé et fêté de la Ville et de la Cour, avec une distinction qui fait autant d'honneur à ses bienfaiteurs qu'à ses talents (\*). »

Le poète conspirateur n'était guère terrible. Au surplus, malgré cet accueil chaleureux dans les salons de Paris, Gresset n'avait pas quitté la soutane, et il semblait encore résolu à poursuivre la carrière cléricale. Ses anciens confrères étaient tout disposés à l'aider dans cette voie, et le P. Lavaud écrivait, le 17 décembre 1735, au lieutenant de police :

... Je voulais aussi vous parler du sieur Gresset ; vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il est à Paris depuis quelques jours ; il y est en habit ecclésiastique et déterminé à suivre cet état. Quelques personnes de considération s'intéressent, à ce qu'on dit, à lui ménager un honnête établissement. Il paraît s'en rendre digne par tout ce qui me revient de ses sentiments présents, et de la sage conduite qu'il se propose de tenir (\*)...

Avec les meilleurs sentiments du monde, Gresset n'avait point la fermeté de caractère qui résiste au vent et aux brises. A quelques mois de là, le chantre de *Ver-Vert* avait changé d'idées et de plumage. Son cœur néanmoins resta fidèle à ses anciens maîtres et confrères, et il se hâta de traduire sa reconnaissante amitié en beaux vers, bien connus. M. Wogue prend le

---

1. Cf. Wogue. Notes de la page 73.

2. Publié par M. de Monmerqué, op. cit. ; v. Wogue, p. 77.

soin d'avertir ses lecteurs que c'est là « un véritable dithyrambe », et que ce portrait des Jésuites est vraiment « bien flatteur ». Jamais, il est vrai, le poète ne s'est élevé si haut que dans ses *Adieux aux Jésuites*, poème écrit et publié quelques semaines seulement après son départ de la Flèche. Il s'explique d'abord, en courant, sur sa vocation et sa sortie. Quand il entra, il était si jeune ! « victime d'un âge où l'on s'ignore ! » Il avait été « porté du berceau sur les Autels ». Avouons qu'à dix-sept ans le berceau est déjà un peu lourd et que le nourrisson est de belle taille. Mais après ces façons de dire qui sentent l'hyperbole, Gresset laisse parler son cœur ; il est ému, il regrette ce qu'il a quitté :

Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne,  
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant.

Il aime ceux qu'il appela ses frères : « Mon cœur me survit auprès d'eux » ; et dans un élan de courageuse sincérité ou, comme il dit, d'« impartialité » éloquente, il les venge en ces termes de la calomnie et du mensonge :

Oui, j'ai vu des Mortels, j'en dois ici l'aveu,  
Trop combattus, connus trop peu ;  
J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorruptibles,  
Voués à la Patrie, à leurs Rois, à leur DIEU ;  
A leurs propres maux insensibles,  
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,  
Et souvent bienfaiteurs paisibles  
De leurs plus fougueux ennemis ;  
Trop estimés enfin pour être moins hais.  
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine insensée,  
En reproches injurieux,  
Cherchent, en les quittant, à les rendre odieux ;  
Pour moi, fidèle au vrai, fidèle à ma pensée,  
*C'est ainsi qu'en partant je leur fais mes adieux.*

Ces *Adieux* agacèrent les philosophes et surtout leur patriarche. Voltaire écrivait à Cideville, le 11 janvier 1736 : « Je n'ai point lu les *Adieux* aux révérends pères, mais je suis fort aise qu'il (Gresset) les ait quittés ; un poète de plus et un jésuite de moins, c'est un grand bien dans le monde. » La reconnaissance ne pesait pas trop à M. de Voltaire : il s'affranchissait aisément de ces infirmités-là. Gresset eut sur M. de Voltaire cet avantage de ne jamais haïr ceux qui lui avaient fait du bien.

« Les Jésuites, de leur côté, lui conservèrent leur amitié. Le P. Bougeant, qui l'avait pris en affection, l'aida de ses conseils au milieu des dangers et des distractions de Paris ; il lui écrivit souvent à sa retraite paisible d'Amiens... Le P. Brumoy, en particulier, l'entoura de son paternel et inépuisable dévouement (1). » Il prit même soin de la gloire du jeune poète ; deux mois après la sortie de Gresset, le P. Brumoy écrivait au marquis de Caumont : « Comme il se peut faire que vous n'ayez pas toutes ses œuvres récentes, il me prend envie de vous les envoyer (2) ; » on voit du reste par une autre lettre que Gresset venait lire ses vers au P. Brumoy avant de les livrer au public (3).

Il écrivit un poème, un de ses meilleurs, sous ce titre : *Épître au P. Bougeant*, qu'il appelle « moins révérend qu'aimable Père », et qui était en effet très aimable, sauf à tous les sectaires qui rejetaient les bulles du Pape, portaient leurs oraisons au diacre de Paris et plongeaient leurs écus dans la *boîte à Perrette*.

1. P. de Rochemonteix, *le Collège Henri IV de la Flèche*, t. III, p. 200.

2. Lettres du P. Brumoy au marquis de Caumont, publiées par le P. Prat. *Études*, 1857, t. II. — Lettre du 27 janvier 1736.

3. Lettre du 27 mai 1736.

## VI.

Des quarante-deux années que Gresset vécut encore, nous dirons peu de chose. Pendant quarante-deux ans, il jouit de ses succès d'antan ; il fit des vers ; il en fit beaucoup ; il en fit toute sa vie ; mais si l'on en excepte ceux du *Méchant*, il en est peu qui ajoutent à sa gloire.

La seconde partie de son existence eut deux phases distinctes : le séjour à Paris et le séjour à Amiens. Onze années durant, il se fait agréer, protéger, choyer des grands et des gens de lettres ; sans jamais avoir été ce qu'on appellerait aujourd'hui un viveur, comme d'aucuns l'ont cru d'abord sur la foi d'une lettre de M. d'Argens, le libre-penseur débauché, au roi de Prusse ; puis, d'après quelques platitudes ignobles, rimées par Voltaire contre ce rival et ennemi. Nous sommes même heureux de trouver dans cette thèse : *Gresset, sa vie, ses œuvres*, la réfutation d'une assertion qui traîne dans les Vapereau de toute venue : à savoir que l'ex-jésuite aurait fréquenté assidûment la société du *Cabinet vert*, chez M<sup>me</sup> de Forcalquier.

Gresset était surtout reçu chez un grand seigneur de Picardie, le duc de Picquigny, en son magnifique hôtel de Chaulnes, où étaient reçus aussi, de temps à autre, le spirituel et pieux Mgr d'Orléans de la Motte, évêque d'Amiens, et le P. Bougeant, ami intime de Gresset. C'est alors que Gresset composa l'*Épître au P. Bougeant*, l'*Épître à ma Muse*, l'*Épître à ma Sœur*, et autres « jolis riens », comme les définissait Desfontaines, amplifications harmonieuses et vides. Toutefois dans l'*Épître à ma Muse*, accompagnée d'un *Envoi* à M<sup>me</sup> la duchesse de Picquigny, on trouve une profession de foi littéraire, si tant est qu'on puisse accoler un si grand nom à de si petites déclarations. Plusieurs

cependant sont dignes, courageuses et fort louables. Gresset répudie « le titre trop chéri d'auteur » ; il hait la satire, « les fadaises lubriques »,

Les chants honteux de la Licence obscène,  
 Tout ce fatras de libelles pervers  
 Dont le Batave infecte l'univers.

Il n'est, dit-il gentiment, qu'un « volontaire sous les drapeaux brillants d'Apollon » ; et en fait de couronnes, il n'aime que les roses. Les lauriers attirent la foudre ; tous les grands génies y sont exposés, et leur vie, c'est presque toujours

Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire.

Génie printanier, pareil à l'oiseau de mai qui voltige « de la fougère à l'épine fleurie », il chante, il gazouille des vers aimables qui sont

Les fruits d'un léger badinage,  
 Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage ;  
 Nés pour mourir dans un Cercle d'amis...  
 Ces quelques vers échappés à ma veine,  
 Nés sans dessein et façonnés sans peine,  
 Pour l'avenir ne m'engagent à rien !  
 Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone  
 Au sein fécond des vergers renaissans,  
 Ne doivent point un tribut à l'Automne ;  
 Tout leur destin est de plaire au Printems.

Comme il se connaît bien ! si du moins il est convaincu de ce qu'il avance avec tant d'ingénuité : ce qui est chose rare chez les poètes qui parlent humblement d'eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, le volant ou sans le vouloir, il est prophète. Gresset, comme poète, n'a eu qu'un temps, et qu'un printemps. Sainte-Beuve qui,

agacé par l'enthousiasme de M. de Cayrol, en devient injuste pour Gresset, reste dans la vérité quand il écrit : « Il est des natures poétiques qui vieillissent vite, et Gresset était de celles-là (1). »

Sauf trois fois ou quatre pendant quarante-deux ans, il n'a fait que se copier lui-même, et répéter ses premières œuvres ; comme le perroquet des Visitandines, ses phrases dévotes. A peine, ici ou là, dans de longues pages de mignardises, lui échappe-t-il des éclairs d'esprit « jeunet » — c'est le mot de Sainte-Beuve ; — par exemple des allusions classiques, des réminiscences qu'il rafraîchit. Ainsi, dans une épître à l'abbé de Chauvelin, sorte de placet pour obtenir un cadeau d'un lièvre et de six perdrix, voire « quelques grives », s'il en est qui s'ennuient de vivre. A la fin du placet, le poète se plaint de tant parler pour ne rien dire : mais, ajoute-t-il, la faute en est aux Anciens, à Homère, à Virgile :

Vingt-quatre chants pour nous apprendre  
 Qu'une bicoque fut en cendre ;  
 Douze autres chants, d'une autre part,  
 Pour conduire un saint gentilhomme  
 De la Sicile, dont il part,  
 A la grenouillère de Rome !

Les exemples des grands entraînent les petits.

Combien de vers ? Quarante-six,

Pourquoi ? Pour demander un lièvre et six perdrix.

En 1740, Gresset salua d'une ode un soleil levant, le soleil de Prusse. Frédéric répondit à Gresset par une ode, par une lettre « aimable et d'ailleurs remplie de fautes d'orthographe (2), » et par une invitation pressante à quitter Paris pour Potsdam — invitation qui

1. *Portraits contemporains*, t. V, p. 97.

2. *Gresset, sa vie, ses œuvres*, pp. 133 et suiv.

ennuya vivement Voltaire et faillit le faire crever de dépit : lui, Voltaire, allait-il être supplanté dans le cœur de Sa Majesté prussienne par un poétaillon de Picardie, ou, comme il l'appelle, un « perroquet qui gazouille au Parnasse ! »

Voltaire ne fut point supplanté. Gresset eut la faiblesse de louer encore le roi de Prusse, mais il eut le bon sens de rester en France ; il eut la vanité de demander une place dans l'Académie de Berlin ; il l'obtint et il encensa Frédéric ; mais avec un encensoir dont la chaîne était longue, de plus de deux cents lieues.

Un peu grisé par les succès tragiques de Voltaire, et par ces vapeurs de théâtre auxquelles tout faiseur de vers se laisse prendre une fois dans sa vie, l'auteur du Perroquet voulut créer d'autres héros et exciter, lui aussi, selon les règles d'Aristote, la terreur et la pitié. Il fit représenter, en 1741, *Édouard III* ; en 1745, *Sidney*, deux drames d'où suinte l'ennui en vers pompeux, et dont il ne reste guère que le titre et un plaidoyer assez beau contre le suicide : un éclair dans une nuit profonde.

Entre temps, Gresset avait commis une grosse faute littéraire ; une plus grosse faute encore contre la justice et la vérité ; cela s'intitule l'*Abbaye*, ou l'histoire de l'élection d'un prieur de moines. Dans l'*Épître à ma Muse*, et ailleurs, il avait affirmé et répété qu'il haïssait la satire ; qu'il l'avait en horreur. L'*Abbaye* est une satire de la plus méchante espèce ; et *Ver-Vert*, en comparaison de ce fiel, n'est que de l'eau sucrée. Lourd pamphlet contre les moines, ces riches et gras fainéants. On croirait ouïr, à l'avance, une harangue de député de la première République, ou de la troisième, contre les porteurs de froc et les biens de main-morte. Sans doute, Gresset n'en veut pas à tous les moines ; et il manifeste

son admiration pour les Ordres religieux qui, « déployant leur activité dans le domaine de la science et de la théologie, ont produit les Bourdaloue, les Calmet, les Malebranche, et opposent une barrière à l'ignorance comme à l'athéisme (1). » Mais c'est une tache noire sur le talent et le souvenir de cet homme croyant, et qui jamais ne fut libertin, d'avoir trempé sa plume dans cette encre-là. Par bonheur, il enfouit l'*Abbaye* dans ses cartons. Après avoir eu le triste courage d'accumuler ces rimes frivoles, il n'eut pas celui de les publier ; que ce soit son excuse. Ses éditeurs sont à plaindre, qui n'ont pas imité sa discrétion.

En 1747, parut le *Méchant*, dernier chef-d'œuvre du poète. Le *Méchant* fut joué à Versailles ; ce fut un triomphe. Disons tout de suite que Frédéric voulut, sur-le-champ, se donner ce plaisir à la française, et goûter une pièce que la Cour de France avait applaudie et portée aux nues. Frédéric n'y comprenait rien, ou peu de chose. On conte même qu'il s'en plaignit à quelques beaux-esprits français de son entourage : « Messieurs, expliquez-moi ce mystère. J'entends parfaitement Molière, Regnard, Destouches ;... et il me faudrait un commentaire pour entendre la comédie de Gresset. — C'est vrai, Sire, lui fut-il répondu. Le commentaire est à Paris ; allez-y passer six mois ; répandez-vous dans les sociétés de bon ton et pas un des vers du *Méchant* ne vous offrira plus d'énigmes (2). »

Le *Méchant*, c'est tout l'esprit français de la meilleure compagnie du dix-huitième siècle ; ou mieux c'en est la fleur. Molière, c'est presque toujours l'esprit de tous les temps ; la comédie de Gresset est l'image fidèle du Paris de 1750 ; ou comme s'exprime

1. Gresset, *sa vie et ses œuvres*, p. 157.

2. Cf. Abbé Maynard, *l'Académie française et les Académiciens* ; le XXIX<sup>e</sup> fauteuil ; Gresset.

Villemain « la médaille des salons du dix-huitième siècle (1) ; » la seule comédie, a écrit La Harpe, où l'on ait saisi le vrai caractère de notre siècle (2). » Jean-Jacques prétend que le *Méchant*, quand on le joua, parut un homme comme tout le monde. Hé oui, comme tout le monde d'alors, où il y avait un peu trop de *méchants*.

Le rôle de Cléon, le *Méchant*, est celui de l'intrigant de bon ton, s'amusant de tout sans scrupules, même de sa méchanceté ; frivole même dans ses malices, ses hypocrisies ; surtout égoïste, selon sa maxime : « Chacun n'est que pour soi » — tout ainsi que M. de la Porcheraie, dans le *Moi* de Labiche. Il ne craint qu'une chose, un seul crime, l'ennui : « Pour le fuir, tous les moyens sont bons, » fussent-ils les pires ; pour se distraire, il sème les soupçons, les calomnies, les discordes, les haines ; il passe, en se répétant :

Si rien ne réussit, je ne me pendrai pas !

Quant à la pièce, point d'intrigue, peu de caractères ; celui du *Méchant* lui-même n'est qu'un portrait vu tantôt de face, tantôt de profil, extrêmement mobile ; en quoi, il ressemble aux roués, seconde manière, de ce siècle où s'agite une société spirituelle, élégante, « sans âme et sans poésie (3). » Seulement Gresset a eu l'heureuse idée de mettre en antithèse deux types, qui ne sont pas difficiles à trouver encore en 1900 : d'abord, le vrai gentilhomme campagnard, le bon Géronte, qui s'intéresse à son château, à ses vergers, à ses bois, mais sans se désintéresser de la gloire de la

1. *Tableau de la littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle*, t. I, p. 331.

2. *Cours de littérature*, t. VIII, p. 45.

3. Villemain, l. c.

---

France, pour laquelle, il se dévouera dès le premier signal :

Je suis toujours sensible au bien de ma Patrie.

D'autre part, les gens du bel air, c'est-à-dire de Paris, nous dirions du boulevard : pour qui il n'y a rien au monde que cela, ce bruit, ces divertissements, ces modes, ces tripotages :

On ne vit qu'à Paris et l'on végète ailleurs.

C'est leur maxime et c'est un de ces vers proverbes dont la pièce fourmille. Sainte-Beuve s'est amusé à en cueillir un bouquet, dont il égaie une de ses jolies pages ; cueillons-en aussi quelques-uns, dont la moitié au moins ont été négligés par Sainte-Beuve :

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.  
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe.  
Elle a d'assez beaux yeux... pour des yeux de province.  
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.  
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.  
Nous vivons bons amis, chacun de son côté.  
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.  
Mon estime toujours commence par le cœur.  
Le véritable esprit marche avec la bonté.

La pièce entière est de ce style, pas une faiblesse, pas une longueur, c'est un feu roulant. Jamais Voltaire, dans ses sept ou huit tomes de comédies, n'a attrapé ce vers, ce ton, cette allure. D'ailleurs Voltaire ne fut jamais comique ; où il veut faire rire, « il n'est que grimaçant (1) ; » par la raison qu'en donne Gresset : le véritable esprit, celui qui se communique, qui

---

1. Nizard, *Histoire de la littérature*, t. IV.

pénètre, qui charme et dilate, « marche avec la bonté. »

## VII.

Gresset, par la bouche du *Méchant*, avait fortement médité de Paris. Que rencontre-t-on à Paris ?

Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables...

Des femmes d'un caprice et d'une fausseté !...

Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes !

et le reste. Après le triomphe du *Méchant*, qui lui valut un fauteuil à l'Académie française, Gresset abandonna Paris et rentra dans ses foyers de Picardie. Il avait bientôt quarante ans ; il partait à son « midi sonnant (1) ». L'après-midi fut celle d'une pâle, tiède et douce journée d'automne. Nous n'avons à y signaler que quatre ou cinq dates, sortes de haltes sur cette pente de sa vie. En 1750, avec l'agrément du roi, il fonda l'Académie d'Amiens, dont il refusa modestement la présidence titulaire ; mais dont il fut l'âme, la lumière, et quasi le seul académicien de marque. En 1751, il épousa la fille du maire d'Amiens ; leur union fut exemplaire ; mais ils n'eurent point d'enfants. En revanche, Gresset compta de nombreux et chauds amis, pour lesquels il versifiait, comme les sources coulent.

Il continua de rimer sur des sujets de sacristie et de couvent. Il allongea *Ver-Vert* de deux chants inutiles : l'*Ouvroir* et les *Pensionnaires*, où il plaisantait derechef et à satiété sur le compte des Visitandines. Il riait d'autres gens d'église, dans le *Parrain magni-*

---

1. Sainte-Beuve, l. c., p. 87.

*fique*, long bavardage sur un prélat très ladre. Il composa le *Gazetin*, autre longue satire contre un bourgeois qui passe son temps à lire le journal ; (c'était un ridicule, voilà cent cinquante ans.) Il délayait le *Méchant* en de nouvelles comédies, dont on a gardé les titres suivants : *l'Esprit à la mode*, le *Secret de la comédie*, le *Monde tel qu'il est*. Enfin il jetait dans le public amiénois une foule de piécettes qui divertissaient fort les académiciens picards et autres gens des bords de la Somme. Gresset était leur idole ; on l'aimait, on apprenait par cœur ses poèmes inédits ; et vers 1815, on citait encore deux octogénaires qui pouvaient réciter, d'un bout à l'autre, les *Pensionnaires* et *l'Ouvroir* (1).

En 1754, Gresset, étant directeur de l'Académie française, revint à Paris, pour la réception de d'Alembert, qui, par hasard, succédait à un évêque. Cet évêque de Vence n'avait jamais quitté son diocèse qu'une fois, et encore pour se rendre à une Assemblée du clergé. Gresset, dans son discours, se permit une sortie violente contre « ces pontifes agréables et profanes, crayonnés autrefois par Despréaux, regardant le devoir comme un ennui, l'oisiveté comme un droit, leur résidence naturelle comme un exil ». Bossuet avait jadis parlé de ce ton ; mais entre l'auteur des *Oraisons funèbres* et le poète du *Carême impromptu*, il y avait quelque distance : cette sortie d'un prédicateur laïque, dans l'assemblée des Quarante, qui n'était pas tout à fait celle des fidèles, fit plus de bruit que de raison. Le poète n'avait été que maladroit. Peut-être s'était-il inspiré, un peu à contre-temps, de l'exemple ou des leçons de Mgr de La Motte, son évêque, devenu l'un de ses plus intimes amis.

Ce fut à Mgr de La Motte que l'ex-jésuite dut le

---

1. *Biographie universelle* de Michaud, 1817, t. XVIII, GRESSET.  
Etudes et Causeries. — II.

bonheur d'être, en ses dernières années, un chrétien fervent et modèle ; et, n'en déplaît à Voltaire, un pieux diseur d'*oremus*. L'histoire de cette amitié, fort honorable à l'un comme à l'autre, a été racontée, dès 1788, par l'abbé Proyart, en sa *Vie de Mgr d'Orléans de La Motte*, et, en 1872, par M. l'abbé Delgove, en son *Histoire de Mgr de La Motte* : deux ouvrages que M. Wogue aurait bien fait de consulter. On y apprend que, à la prière du saint évêque, Gresset renonça au théâtre et jeta au feu plusieurs comédies avec un certain nombre d'épigrammes. Après quoi il écrivit sa fameuse *Lettre* du 14 mai 1759. Cette lettre est une superbe profession de foi, lancée à la face de l'impiété immorale ; une protestation fière du chrétien, bravant les ricanelements et les fureurs de la *Philosophie* ; une amende honorable pour les scandales, dont les écrits de Gresset avaient pu être la cause :

... J'ai eu l'honneur de communiquer ma résolution à Monseigneur l'Évêque d'Amiens, et d'en consigner l'engagement irrévocable dans ses mains sacrées. C'est à l'autorité de ses leçons et à l'éloquence de ses vertus que je dois la fin de mon égarement ; je lui devois l'hommage de mon retour ; et c'est pour consacrer la solidité de cette espèce d'abjuration que je l'ai faite sous les yeux de ce grand Prélat si respecté et si chéri...

Je profite de cette occasion pour rétracter solennellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi, dans les bagatelles rimées dont on a multiplié les Éditions, sans que j'aie jamais été dans la confiance d'aucune...

Pour mes nouvelles Comédies, — dont deux ont été lues, Monsieur, par vous seul, — ne me les demandez plus ; le sacrifice en est fait, et c'étoit sacrifier bien peu de chose. Quand on a quelques Écrits à se reprocher, il faut s'exécuter sans réserve, dès que le remords les condamne. Il seroit trop incertain de compter que ces Écrits seront brûlés au flambeau qui doit éclairer notre agonie...

Jamais Gresset n'avait été plus éloquent, plus haute-

ment chrétien, plus digne d'éloges. Voltaire éclata. Il se sentait touché au vif par cette condamnation vigoureuse des malfaiteurs de plume, des « pitoyables incroyables » dont il était le chef et l'oracle. Sa bile déborda en prose et en vers. Il écrit à d'Argental : « Et ce polisson de Gresset, qu'en dirons-nous ? Quel fat orgueilleux ! quel plat fanatique ! et que les vers de Piron sont jolis ! » Et à Cideville : « Vous connaissez sans doute l'épigramme de Piron sur ce fanatique orgueilleux de Gresset. Qu'elle est jolie ! qu'elle est bien faite ! et que l'insolent ex-jésuite est bien puni ! » — L'épigramme de Piron était misérable ; aussi fausse que méchante ; la voici :

Gresset pleure sur ses ouvrages,  
En pénitent des plus touchés.  
Apprenez à devenir sages,  
Petits écrivains débauchés.  
Pour nous, qu'il a si bien prêchés,  
Prions DIEU que, dans l'autre vie,  
DIEU veuille oublier ses péchés,  
Comme en ce monde on les oublie.

Un peu plus tard, Voltaire, dans son *Pauvre diable*, revient à la charge ; il travaille sur les idées de Piron, et se venge des succès du *Méchant*, en criant que ce n'est pas une comédie :

De vers, de prose et de honte étouffé,  
Je rencontrai Gresset dans un café ;  
Gresset doué du double privilège  
D'être au collège un bel esprit mondain,  
Et dans le monde un homme de collège ;  
Gresset dévot, longtemps petit badin ;  
Sanctifié par ses palinodies,  
Il prétendait avec componction  
Qu'il avait fait jadis des comédies,

Dont à la Vierge il demandait pardon.  
Gresset se trompe, il n'est pas si coupable...

Cela continue et cela va jusqu'à cette grosse calomnie que, si Gresset est dévot, c'est pour se faire bien venir à la Cour. Voltaire a vomé contre Gresset d'autre prose et d'autres vers que nous ne saurions reproduire. Jusque dans le *Dictionnaire philosophique*, il se sent pris du besoin d'écraser ce « cafard, jadis jésuite » (ce mot se trouve dans une épigramme); et il s'y emploie, en affirmant que Gresset n'a un peu réussi que dans *Vert-Vert* et la *Chartreuse*; mais que ce sont « deux ouvrages tombés (1). »

Juste retour des choses d'ici-bas. Quelque cinquante ou soixante ans plus tard, de graves lettrés, professeurs de Sorbonne, et qui certes n'étaient point des ennemis trop acharnés de Voltaire, disaient de Gresset : « Il égale Voltaire, dans le seul genre où Voltaire fut grand poète (2); » — « Gresset se fait toujours lire, en dépit des épigrammes de Voltaire, et cela les émousse (3). »

Gresset, a écrit M. l'abbé U. Maynard (4), prit les épigrammes et les injures de Voltaire « en esprit de pénitence ». Il fit mieux encore. La généreuse et chrétienne pensée lui vint — peut-être sur le conseil de l'évêque d'Amiens — d'entreprendre la conversion du vieil impie; tout au moins, de rappeler à ce blasphémateur de quatre-vingts ans, qu'il y a des choses sérieuses, et un lendemain éternel, où ce n'est plus le temps de rire. En 1774, Voltaire se moqua, dans un pamphlet rageur, de l'oraison funèbre de Louis XV, prononcée par l'évêque de Senez, qui avait fortement

1. Au mot IMAGINATION.

2. Villemain, l. c., p. 334.

3. Gérusez, l. c., p. 424.

4. *Voltaire*, t. II, p. 499.

malmené les écrivains sans foi ni pudeur. Gresset eut pitié du pamphlétaire et lui écrivit des lignes émues, que M. Lenel a tout récemment découvertes parmi les papiers de l'aimable poète. Nous les reproduisons avec joie :

On est bien aise pour votre santé, que vous ne soyez point triste à quatre-vingts ans. On conçoit que vous rabâchiez, que tous vos pamphlets soient des redites de ce que vous avez dit... Mais pourquoi faut-il que vos gaietés soient des blasphèmes, et que tout ce qui est sacré vous incommode, que tout ce qui est bien, en fait d'ouvrages littéraires, vous déplaie, dès que vous ne l'avez pas fait ?...

Dites-vous bien ce que nous devons nous dire chaque jour, d'après le texte sacré : *Uno tantum puncto mors et ego dividimur* (1). Il n'est pas trop tôt de se le dire à quatre-vingts ans. Vous avez perdu beaucoup de gens ; vous perdez encore par vos dérisions et vos blasphèmes la jeunesse actuelle. Qu'ils apprennent par votre repentir solennel, par votre rétractation publique, que vos assertions impies n'ont été que le délire du bel esprit, les rêves de la vanité.

Vous seriez grand, vous seriez chrétien, et le DIEU de toute miséricorde vous pardonnerait.

Cet admirable billet, tracé par un poète de soixante-cinq ans pour un poète octogénaire, arriva-t-il à son adresse ? S'il y arriva, quel effet produisit-il ? On l'ignore ; mais on peut trop aisément le deviner. Gresset demandait un jour à l'évêque d'Amiens : « D'où vient donc, Monseigneur, cette sorte de délire qui agite les écrivains impies de notre siècle ? — C'est, répondit le prélat, le cœur qui leur fait mal à la tête. » Chez Voltaire, tout était malade et gangrené depuis tantôt quatre-vingts ans.

---

1. Gresset cite de mémoire : ce qui nous incline à croire qu'il avait rapporté ce texte d'une conversation avec Mgr de La Motte. Le texte exact est : *Uno tantum (ut ita dicam) gradu ego morsque dividimur* (I. Reg., XX, 3.)

Tandis que le honteux *patriarche* et ses aides usaient leurs dernières forces à biffer l'Évangile, Gresset, oubliant les rimes légères, rédigeait, d'après les vues de Mgr de La Motte, un *Plan des preuves de la religion*. La réputation de sa piété était alors si bien établie, que les chanoines, dont il s'était joyeusement moqué jadis, s'adressaient à lui comme au lettré chrétien le plus en vue. Ainsi le Chapitre de Noyon lui demanda une épitaphe en l'honneur de Mgr de Bourzac.

Avec les salons de l'évêché d'Amiens, et le cercle où il réunissait les amis dont il était la joie et la gloire, le lieu du monde que Gresset aimait le plus, était sa villa du *Pinceau*, qui s'étalait, propre et élégante, non loin des « Bords de la Somme, aimables plaines (1), » et à côté d'un marais appartenant à la ville. La villa existe toujours avec ses murs de briques rouges, ses fenêtres de pierre blanche, ses toits d'ardoise ; assise à l'ombre d'un bosquet de vieux arbres, près des eaux tranquilles des *Petits canaux*, où les gondoles des jardiniers picards vont et viennent, avec je ne sais quelle poésie mélancolique. Par malheur, aujourd'hui, à quelques pas de la *Solitude de Gresset*, toute illusion et rêverie s'envolent, au bruit du chemin de fer, au vacarme des locomotives qui arrivent et partent en traversant, comme parle M. Coppée, « un désert de rails plein de fanaux épars (2). »

Coincidence curieuse : la villa du *Pinceau* (3) était autrefois un bien de ces moines contre qui Gresset

1. Ode sur l'Amour de la Patrie.

2. Le Coup de tampon.

3. Ou *Villa de Huy*. Le nom de cette villa est orthographié de cinq ou six manières dans les vieilles chroniques (*Plainceau, Pinseau, Plinceau*)... ; dans une Bulle d'Alexandre III, il est fait mention de *Prato de Plainsis*. Cf. *Histoire de l'Abbaye de Saint-Acheul-lès-Amiens*, par M. Joseph Roux, p. 288.

avait rimé sans aucune raison ; un pré de la vieille Abbaye de Saint-Acheul, où, quarante ans après la mort de l'ex-jésuite Gresset, la Compagnie de Jésus devait fonder le collège si célèbre sous la Restauration. Autre antithèse de l'histoire, la villa de Gresset sert aujourd'hui d'asile à une communauté de religieuses ; mais qui n'est point, comme le couvent du Perroquet, « un séjour de l'oisive indolence. » L'ancien salon du poète, situé au premier, belle salle carrée, mesurant dix mètres de côté, cinq à six mètres de hauteur, avec ornements de fleurs et guirlandes, est devenu la chapelle des Sœurs de la Sainte-Famille.

Gresset y venait continuellement travailler et prier, loin des embarras de la ville ; et il cultivait à sa guise le petit domaine, dont il convertissait les rentes en aumônes (1) : la piété ne va jamais sans la charité, même chez les gens de lettres qui ont des rentes.

En 1774, il alla faire ses adieux à Paris ; et pour emprunter une de ses phrases, il revit la capitale, comme ferait « un sauvage de Picardie, enseveli depuis près de quinze années dans ses bois et ses choux. » En qualité de Directeur de l'Académie, il présenta les vœux des Quarante à Louis XVI et à Marie-Antoinette, auxquels, selon l'usage, il présageait, hélas ! un règne « fortuné ». — Il reparut encore à l'Académie pour la réception de Suard, critique et rédacteur de la *Gazette de France*. Sans être un « sauvage », Gresset était une sorte d'Épiménide picard. Sa harangue contre le néologisme, le style maniéré, le jargon et le « papillotage » du jour déplut à l'auditoire, qui reçut froidement les leçons littéraires de ce *revenant*.

Gresset se sentit mortifié par cet accueil des beaux-esprijs parisiens. Heureusement Louis XVI et la

---

1. Cf. Berville et Wogue, p. 272.

famille royale lui firent fête : ce qui valait, et au-delà, tous les bravos des gens de lettres. Louis XVI, apprenant que Gresset avait sacrifié plusieurs de ses œuvres légères, s'empressa de l'en récompenser. A peine monté sur le trône, le jeune roi lui octroya le titre de chevalier de Saint-Michel et des Lettres de noblesse, dont le préambule est le plus magnifique éloge du poète :

LOUIS, etc... Les avantages que les Sciences, les Belles-Lettres et les Arts procurent à notre Royaume, nous invitent à ne négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur maintien et à leurs progrès. Les titres d'honneur répandus avec discernement sur ceux qui les cultivent nous paroissent l'encouragement le plus flatteur que nous puissions leur donner. Parmi ceux de nos sujets qui se sont livrés à l'étude des Belles-Lettres, notre cher et bien-ami *Jean-Baptiste-Louis GRESSET* s'y est distingué par des Ouvrages qui lui ont acquis une célébrité d'autant mieux méritée, que la Religion et la décence, toujours respectées dans ses Écrits, n'y ont jamais reçu la moindre atteinte. Sa réputation a depuis longtemps engagé l'Académie françoise à le recevoir au nombre de ses Membres, et nous l'avons vu, avec satisfaction, nous offrir, en qualité de Directeur, les hommages de cette Académie, la première fois que nous avons bien voulu l'admettre à nous les présenter, à l'occasion de notre avènement à la Couronne.

Nous savons d'ailleurs qu'il est issu d'une famille honnête de notre ville d'Amiens ; que son aïeul et son père y ont rempli différentes fonctions municipales, et qu'ils y ont toujours, ainsi que le sieur GRESSET lui-même, vécu de cette manière honorable qui, en rapprochant de la Noblesse, est en quelque sorte un degré pour y monter.

A ces causes....

Monsieur, le futur Louis XVIII, conférait aussi au poète la charge enviée d'historiographe. Les honneurs pleuvaient : mais souvent c'est une pluie d'hiver. Gresset ne vit, pas même de loin, l'effroyable tempête de sang et d'ignominie qui allait s'abattre sur la France. Il mourut, à Amiens, le 16 juin 1777.

Il avait souvent exprimé le désir d'être enterré au cimetière Saint-Denis ; probablement, comme le croit M. de Cayrol, parce que ce cimetière occupait l'emplacement de l'ancienne maison des Jésuites, auxquels, malgré leur suppression en France, il avait gardé son dévouement des premières années. Il y reposa jusqu'en 1811, époque où ses restes furent transférés solennellement dans la superbe cathédrale d'Amiens, restaurée naguère (je n'ose dire embellie) par les soins de Mgr de La Motte. Quelle sépulture pour un homme de lettres ! — pour un auteur dont les écrits tiennent en deux minces volumes, dont un est de trop !

Nous ne reviendrons point sur les jugements déjà formulés au sujet de ces œuvres. La meilleure critique de ces œuvres, au point de vue moral, Gresset lui-même l'a faite, dans son examen de conscience du 14 mai 1759, où il déplorait ce qu'il nomme ses égarements et les scandales de ses « bagatelles rimées ». Point de meilleure critique que celle-là. Tenons-nous-y et remercions-en le poète lui-même.

Quant à son bagage littéraire, il comprend cinq ou six petits poèmes, contes ou satires, et une comédie. On dit que Gresset avait été original, par la raison que Gresset n'avait imité personne. L'éloge est vrai ou faux ; vrai, s'il s'applique aux sujets traités et, au génie propre de l'auteur ; faux, s'il s'agit de la manière et du style. Gresset est *lui* ; mais enfin il est de la famille de Marot, de La Fontaine, de Chapelle, de Racine en ses épigrammes, et des autres écrivains « d'élégant badinage », pour parler comme Despréaux.

Sainte-Beuve appuie sur une note juste, quand il désigne, en ces termes, un autre modèle de Gresset : « On retrouverait en lui partout, et dans le meilleur sens, l'élève des Jésuites et du P. du Cerceau (1). »

1. *Portraits contemporains*, t. V, p. 88.

C'est en effet du poète de la *Nouvelle Ève*, des *Pincettes* et du *Messenger du Mans*,... que procède, en droite ligne, le chantre de *Ver-Vert*. Gresset l'avoue et on peut l'en croire. A la fin du *Lutrin vivant*, il disait à l'abbé de Segonzac, en se plaignant des « graves ennuyeux », censeurs des « jeux légers de sa muse badine » : « Je pense et je tâche d'écrire à l'exemple du P. Cerceau, ni autrement, ni mieux (1). »

Ainsi pensoit l'amusant du Cerceau,  
Sage, enjoué, vertueux sans rudesse,  
Des Sages faux évitant la tristesse.  
Il badina sans s'écarter du beau,  
Et sans jamais effrayer la sagesse :  
Ainsi les traits de son heureux pinceau  
Plairont toujours et de races en races  
Vivront gravés dans les fastes des Grâces ;  
Et les Censeurs obstinés à ternir  
Son art chéri, par l'ennui pédantesque  
D'un françois fade ou d'un latin tudesque,  
Endormiront les siècles à venir.

Gracieux éloge du maître par le meilleur élève, plus brillant que le maître. Gresset n'a eu, comme son maître, qu'un talent de jeunesse ; il était arrivé à son apogée dès l'âge de vingt-quatre ans. Il n'excelle que dans les petits sujets ; mais il y excelle, comme les abeilles en leur travail printanier ; et de lui on peut dire ce que Virgile écrivait, au début de son histoire poétique des abeilles :

*In tenui labor ; at tenuis non gloria.*

On le goûtera, tant qu'il y aura des gens d'esprit en France ; espérons que cela durera quelque temps encore.

---

1. Le P. du Cerceau était mort en 1730, quatre ans avant l'apparition de *Ver-Vert*.